

Mais Verlaine porte en lui une âme rudimentaire et fragile, une âme d'enfant malade. Il est incapable de gouverner sa vie et son inspiration ; incapable de gouverner sa vie, car s'il entre à l'Eglise pour y éprouver des repentirs sincères et de réelles ferveurs, c'est qu'il sort du cabaret dont les néfastes ivresses ont fini par le dégoûter ; et s'il sort de l'Eglise, il est bien à craindre que ce soit pour retourner à son vomissement, — je veux dire pour rejoindre son cabaret. Il est, de plus, incapable de gouverner son inspiration ; car, s'il écrit *Sagesse* tout frémissant de vraie émotion religieuse, c'est presque en même temps, ou tout de suite après qu'il écrit *Parallèlement* tout plein de choses plus que profanes.

Donc, au sujet de Verlaine, si je pense que René Doumic a exagéré, en ne voulant voir dans son œuvre que quelques vers de sensualité triste, je pense que Huysmans a exagéré, lui aussi, en traitant, pour ce fait, d'"atrabilaire ganache," le critique de la *Revue des Deux Mondes*, et je pense enfin que des critiques catholiques ont non moins exagéré, en voulant faire du Pauvre Lélian quelque chose comme un Père de l'Eglise fin de siècle.

De nos jours, l'Evangile ou les vieilles légendes chrétiennes reviennent à la mode. Téodor de Wyzewa publie des contes chrétiens ; Emile Gebhart des nouvelles dont le titre fleurit une odeur d'Eglise "*Au son des cloches*." — Mais vraiment chrétiens, ces nouvelles et ces contes, dans quelle mesure le sont-ils ? . . . Jules Lemaître écrit, en marge de l'Evangile ou de la Légende dorée, de délicieuses petites histoires où se trahissent une sympathie évidente, un attrait avéré pour les livres où il puise son inspiration. Pourquoi faut-il qu'on sente en même temps que cette sympathie et que cet attrait, l'ironie voilée qui est la faculté maîtresse de l'écrivain ?

Enfin, Malherbe vint : Malherbe, je veux dire Ed-